

Les textes publiés dans ces pages ont pour but d'alimenter le débat. Ils n'engagent que leurs auteurs qui n'appartiennent pas à la rédaction de "La Libre Belgique".

L'intelligence ne peut être artificielle

Quand on essaye de joindre par téléphone une banque ou une administration quelconque en manque de personnel, une voix artificielle répète toutes les quinze secondes "toutes nos lignes sont occupées, merci pour votre patience..." Un ChatGPT ou un robot parlant (chat-bot) pourrait certes programmer une voix qui semble de plus en plus ennuyée. "Excusez-nous... mais toutes nos lignes sont encore occupées", "Croyez bien que nous sommes vraiment désolés, mais toutes nos lignes sont toujours occupées". Etc. Mais cela ne changerait rien.

Car si un ordinateur peut simuler de la gêne, il ne peut en éprouver. Il peut imiter de mieux en mieux les

émotions, mais il reste avant tout un tas de pièces métalliques ou plastiques alimentées par de l'électricité. Au carnaval du numérique, les robots sont masqués.

Un GPS ne dit rien

On ne dit pas d'un thermostat qu'il "désire" garder une température constante dans une pièce, ni d'un siphon qu'il "souhaite" empêcher les mauvaises odeurs. Aux objets mécaniques, nous n'avons jamais prêté la moindre intention. On se réjouit simplement de voir ces outils faire correctement ce pour quoi ils ont été conçus.

Avec les objets informatiques, tout à coup, c'est comme si cela changeait. Nous serions cette fois dans une relation d'égal à égal. Non, non

et non. On n'échange pas plus avec un ordinateur qu'avec un grille-pain. La raison d'être d'un outil numérique est de pouvoir amplifier les gestes intellectuels, parfois de manière impressionnante. Mais cela ne change en rien à son statut d'objet technique.

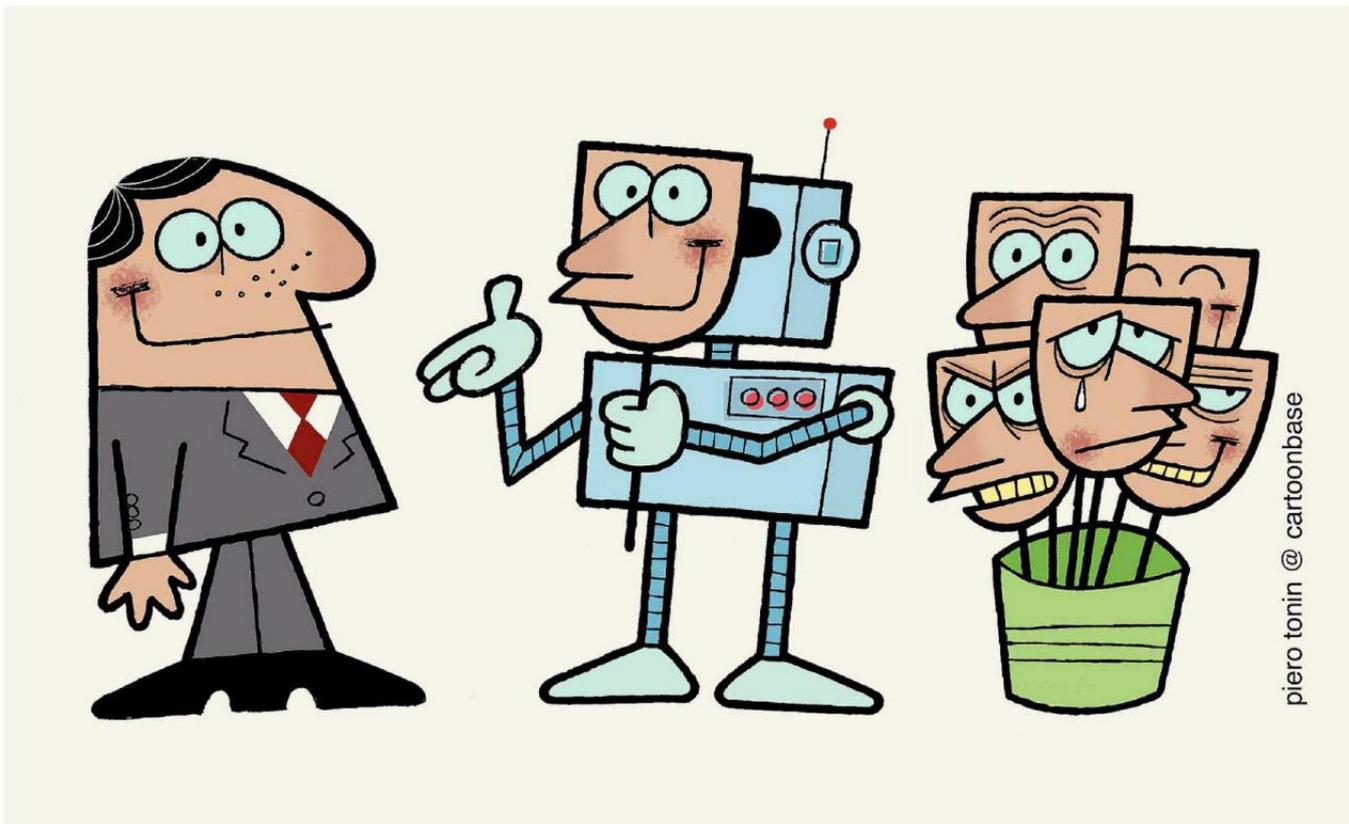
On entend parfois dire que "le cerveau c'est un peu comme un ordinateur". Et quoi encore? Ce serait comme dire "un soudeur, c'est un peu comme un fer à souder".

On ne devrait donc jamais parler d'"intelligence artificielle", mais plutôt d'"une intelligence artificielle". Il faudrait de plus les appeler par leur nom, Alexia, Watson. Ou ChatGPT.

Un GPS ne "dit" pas de tourner à gauche. Non, dans un GPS un en-

semble de données sont synthétisées et converties en un signal qui imite la voix. Une caméra de surveillance ne "reconnait" aucun visage. Non, des personnes ont un jour décidé de mettre des caméras partout pour savoir qui est où, et d'en garder une trace.

Une calculatrice ne calcule pas plus qu'une foreuse ne fore. Faire une addition ou faire un trou est plus facile avec une machine, c'est évident, mais la démarche reste celle d'une personne qui a une idée, un besoin, un projet, un plaisir, une raison, une obligation ou une envie de faire ce qu'elle fait, autant de choses qu'une machine ne peut avoir. Tout comme une foreuse ne sait pas ce qu'est un trou, une calculatrice ne sait pas ce qu'est un résul-





Luc de Brabandere

Philosophe d'entreprise, auteur de "Petite philosophie de la transformation digitale", éd. Les Belles Lettres

■ On ne devrait jamais parler d'"intelligence artificielle", mais plutôt d'"une intelligence artificielle". En outre, il faudrait les appeler par leur nom, Alexia, Watson. Ou ChatGPT.

tat. Ce qui apparaît à l'écran ne prend son sens que par rapport au projet de l'être humain qui calcule, car les chiffres ne parlent jamais "d'eux-mêmes". Ils ne parlent même pas du tout. Toute analyse de données se fait suivant des prismes, des modèles, des catégories choisis a priori. A toute organisation de l'information correspond une idéologie sous-jacente.

Le bout de la réflexion

Un ordinateur qui joue aux échecs ne sait pas ce que veut dire "jouer", ni ce que veut dire "échec". Il ne sait pas ce qu'est un échiquier, ni pourquoi il joue. Il n'a pas plus "envie" de jouer que de gagner, et ne peut être déçu de perdre. Un ordinateur ne sait rien, il simule le savoir. Un ordinateur ne pense pas et ne comprend pas ce qu'il fait, ce qui le rend évidemment dangereux. Il n'a pas la moindre idée de ce qu'il "apprend", il n'a d'ailleurs pas d'idée du tout.

À lire ce qu'on dit des ordinateurs, on se croirait revenu au temps des animistes qui attribuaient une forme de vie aux objets inertes. Ils étaient convaincus par exemple que le fer rouille parce qu'il est malade...

Ni la calculatrice de poche ni le supercalculateur n'ont accès à l'essentiel: le sens d'une action. Rajouter de la mémoire ou de la puissance ne change rien à cela. Il n'est donc pas correct de dire qu'une machine fait quelque chose, car agir implique la nature, la signification, le contexte, la motivation, les mots, les impacts de cette action.

L'intelligence ne peut être artificielle car il n'est pas rationnel d'être 100% rationnel. Si vous voulez un projet de vacances original, n'essayez pas de choisir le meilleur projet de voyage parmi tous ceux qui sont possibles, car il y en a une

infinité. Si vous voulez innover l'été prochain, il vous faudra lâcher prise et renoncer à aller "jusqu'au bout de la réflexion". Autrement, vous ne partirez pas!

Penser contre son cerveau

Ce lâcher-prise indispensable à l'action est précisément ce dont un ordinateur est incapable. Il se déroule en deux temps, la créativité d'abord, la responsabilité ensuite. Ce sont les deux limites indépassables par la technologie. La première limite est technique, la deuxième est philosophique.

Aucun algorithme ne peut résoudre les grands défis posés à la société d'aujourd'hui, parce qu'il nous faut décider sans pouvoir aller au "fond du problème" ou "en connaissance de cause".

Beaucoup de philosophes montrent que, plus encore que le doute, c'est le refus qui est le signe d'une pensée authentique. Sans élaboration critique, on ne pense pas, on opine ou on consent. Penser c'est se battre, c'est

contester l'ordre des idées établies, ou une machine ne peut qu'obéir. Pour le philosophe Alain, penser c'est dire "non" car le signe du "oui" est celui d'un homme qui s'endort. Bachelard soutient même qu'il faut penser "contre son cerveau". Or un algorithme ne peut lutter contre lui-même.

Prenez l'intelligence humaine. Et enlevez-lui le sens de l'humour, le doute, l'intuition, la conscience de ce qu'elle fait, l'ambition, les oublis, les états d'âme, le souci esthétique, la joie de trouver et la tristesse d'échouer, la capacité à écouter l'autre, à surmonter les paradoxes ou à trouver des analogies inattendues.

Si vous retirez tout cela à l'intelligence humaine, il ne restera pas grand-chose.

Mais pour ce "pas grand-chose" une intelligence artificielle est utile.

CHRONIQUE

Les mots pour le dire

■ Une langue parlée vit et évolue, c'est sûr et c'est une bonne chose. Mais est-on bien certains que l'invasion du français par le "globish" représente un enrichissement?



Myriam Tonus
Chroniqueuse

Plume buissonnière

Cela s'est installé en douceur, sans même que nous ne nous en rendions compte. À force, on s'habitue à acheter une crème "natural care" et à consommer "fast-food". On a reçu nos "Covid safe tickets", rempli le "passenger locator form" et essayé de comprendre ce que recouvrait le mot d'ordre "Get up Wallonia!" ou le plan "Good move". On s'est même habitués à ce que la radio publique ne passe quasiment plus que des titres anglais, y compris des années 1970. "La vie en rose", son antenne de chanson française a disparu aux oubliettes et ce n'est que lorsque s'en vont Anne Sylvestre ou Christophe que l'on se souvient qu'ils ont existé et nous ont laissé des petites perles que l'on entend encore au fond de son cœur. Désormais, on est "chill", on crée des "events" pleins de "fun", on "customize" son jean et on se plaint de n'être pas dans "le bon mood". Jusqu'au moment où une étudiante gémit: je n'ai même plus le "time" (prononcer taïme) pour m'amuser, tandis que signifie le "pluralisme" (on n'a pas idée d'utiliser des mots aussi difficiles, non plus...).

Éviter un nouveau clivage

Une langue parlée vit et évolue, c'est sûr et c'est une bonne chose. Mais est-on bien certains que l'invasion du français par le "globish" représente un enrichissement? Le globish, c'est cet anglais basique, aux termes et à la grammaire limités, qui permet une communication minimale et accessible en principe au plus grand nombre. En principe, parce qu'il n'est pas certain que l'interview en anglais, à une heure de grande écoute radio, d'un écrivain connu des seuls présentateurs soit d'un accès aisé pour celui ou celle qui, à ce moment-là est en train d'éplucher les pommes de terre du dîner. Le globish ne deviendrait-il pas le cache-misère du rétrécissement de la langue dite maternelle, celle qui nous permet de penser?

Car tout soupçon de nationalisme écarté (d'ailleurs, en quoi aimer et peaufiner sa langue natale serait-il forcément un signe de repli?), demeure un risque social réel: moins on a de mots, plus la nuance est difficile, plus la maîtrise de réalité est compliquée et plus la complexité nous échappe. Certes, ici se pose la question de l'œuf et de la poule: est-ce parce que le monde est de plus en plus complexe que l'on se limite par commodité à une batterie de mots simples... ou bien l'appauvrissement du vocabulaire rend-il le monde de plus en plus indéchiffrable? Et que l'on n'évoque pas ici des lubies d'intello! Les enfants de l'ascenseur social d'après-guerre vivaient dans des familles où l'on n'avait pas été à l'école et qui le regrettaient, parce qu'il semblait que leur vie leur échappait. C'est l'école qui a donné les mots et les codes sociaux à ces enfants, a ouvert de larges spectres à leur pensée, leur a appris que rien n'était jamais blanc ou noir, bon ou mauvais. Ils ont fait aussi l'expérience jubilatoire de chanter ensemble au camp Ferrat, Béart ou Brel (ces insupportables ringards!), mais aussi Claude François et Johnny Halliday – en y trouvant du sens. Quel que soit leur milieu d'origine.

Voilà bien l'enjeu désormais: éviter que ne se creuse sournoisement un nouveau clivage, entre celles et ceux qui se sentent "in", parce qu'ils ne se prennent pas la tête, comme ils disent, et font du globish leur patois familier, et celles et ceux qui auront reçu, dès le berceau, des mots pour se penser, penser leur monde et en percevoir la complexité. C'est pas "fun"? Ben... ça dépend: si le fun, c'est le plaisir immédiat, le divertissement, la rigolade, en effet, il n'y a pas de quoi s'éclater. Mais s'il s'agit de la satisfaction incomparable éprouvée lorsqu'on comprend enfin une énigme ou de la vraie joie que l'on peut éprouver lors d'une rencontre amicale, de déboucher les paradoxes et les iniquités, d'avoir simplement les mots pour dire la vie dans toute sa richesse, alors oui, tout ça, c'est "fun"! Mais peut-être serait-ce mieux en français dans le texte...